



Charles Barbier, chef engagé pour le projet «Didon et Enée», l'opéra de Purcell qu'il dirige pour la première fois, dans l'écrin industriel de l'ancienne usine hydroélectrique de Chandoline.

«Sans musique pendant un jour, je meurs»

CHARLES BARBIER Directeur musical du neuvième projet d'Ouverture-Opéra, le Breton Charles Barbier est l'un des éléments clés de cette production lyrique jouée actuellement à l'usine de Chandoline. Rencontre avec un curieux au grand cœur, épris du bel canto.

PAR SARAH WICKY / PHOTO HÉLOÏSE MARET

C'est la première fois qu'il dirige «Didon et Enée», petit bijou de l'opéra baroque signé Henry Purcell. «Il y a une telle fulgurance dans cette œuvre du XVII^e siècle qui est très proche du théâtre», s'enflamme Charles Barbier rencontré cette semaine dans un café séduisant.

Le chef d'orchestre et chanteur, directeur de l'Ensemble vocal de Saint-Maurice, a accepté de jouer «les experts» pour le neuvième projet d'Ouverture-Opéra joué jusqu'au 25 septembre à l'usine de Chandoline à Sion. Bien qu'intimidant avec son grand volume, le lieu ne lui est pas inconnu: il y a deux ans, il avait remplacé au pied levé un Tamino souffrant dans «La flûte enchantée» de Mozart.

De l'océan breton aux falaises agaunoises

Mais comment ce Breton se décrivant lui-même comme «un boulimique de travail» a-t-il atterri en Valais? «Après avoir passablement voyagé, j'avais besoin d'un point d'ancrage. L'abbaye de Saint-Maurice se cherchait un directeur de la musique. L'offre est tombée à pic.» On est en 2018. Depuis, le natif de Rennes s'épanouit comme

jamais dans son canton d'adoption, vivant nuit et jour pour la musique. «Pour paraphraser les «Lettres à un jeune poète» de Rilke, sans musique pendant un jour, je meurs», confesse tout de go le volubile quadragénaire diplômé notamment du prestigieux Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris.

«**J'aime me mettre dans la tête du compositeur.**»
CHARLES BARBIER
DIRECTEUR MUSICAL

A cette époque, il est le premier à embrasser les deux arts. Sa soif d'apprendre est inextinguible. Les qualités d'un véritable explorateur. «C'est vrai que j'aime remonter aux sources. J'ai besoin de comprendre le contexte historique dans lequel une œuvre a été écrite. C'est comme me mettre à la place du compositeur.»

Du rock plutôt que du baroque au berceau

Pour «Didon et Enée», il a pu compter sur les travaux récents du musicologue Bruce

Wood qui vient juste de publier une nouvelle version de la partition. Une partition à laquelle Olivia Seigne, la metteuse en scène, et lui-même se sont plu à ajouter un prologue inspiré des chants traditionnels anglais. Une manière de mettre en lumière la filiation. Lui-même n'est pas issu d'une famille de musiciens. «Mes parents étaient des mélomanes, fans de rock et de jazz», confie Charles Barbier qui a grandi entre ville et campagne, ses grands-parents exploitant une ferme. Il se murmure que ses premiers émois musicaux remontent au landau quand ses géniteurs s'immergèrent dans l'ambiance des Trans Musicales, événement phare des musiques actuelles de la capitale bretonne depuis 1979. L'année de sa naissance.

De son éducation, il garde un bon sens terrien, lui qui cultive à Saint-Maurice son propre jardin, en permaculture. «J'ai besoin de ce temps d'arrêt. Plus qu'une déconnexion, c'est une reconnexion à la nature et à sa temporalité. C'est assez rassurant dans une époque où tout va très vite.»

Les pieds dans la terre

Autre dérivatif pour ce curieux de tout: une montée à la Dent de Valerette, de préférence une

«**C'est passionnant de créer avec le public, d'en faire un spec-acteur.**»
CHARLES BARBIER

nuit de pleine lune, avec un point de vue imprenable sur le Léman et les Dents du Midi. «Grandiose!»

Mais la musique n'est jamais très loin de cet artiste complet refusant de coiffer une casquette plus qu'une autre. Son évangile: faire vibrer l'autre en face, ce que réussit particulièrement bien l'opéra com-munant les émotions.

«C'est passionnant de créer avec le public, d'en faire un spec-acteur», glisse celui qui aime jouer avec les attentes de la salle. «Dans le grand volume de Chandoline, on imagine facilement du grand son mais il y aura des surprises.»

La foi par la beauté

Charles Barbier n'en dira pas plus si ce n'est que le décor – une ancienne usine électrique – influe forcément sur l'énergie de l'œuvre où l'eau joue un rôle prépondérant.

«Didon et Enée», un mini-opéra charmeur et inventif à la portée de tous

La main du chef d'orchestre Charles Barbier reste un instant suspendue dans les airs. Léger tressaillement puis la lumière fracture l'obscurité. Tonnerre d'applaudissements. La sixième représentation publique de «Didon et Enée» s'achève au cœur de l'usine de Chandoline à Sion. On est mercredi soir, et le public (quelque 300 personnes) salue chaleureusement les protagonistes de l'opéra de Henry Purcell. Huit jeunes solistes au parcours déjà confirmé (dont le Valaisan Valérian Bitschnau), un chœur (l'ensemble vocal Ostinato) et un orchestre (le collectif baroque 7 Sed Unum) pour une prestation fraîche et envoûtante.

Mention spéciale au prologue ajouté par Jean-Luc Follonier, directeur général du projet, et son équipe. La mise en bouche puisant dans la chanson traditionnelle anglaise a des airs de fête surtout lorsque les violons s'emancipent de l'ensemble dans une ballade folk irlandaise joyeuse et enfiévrée.

Quand résonnent les premières notes de «Didon et Enée», le charme opère. On est dans l'atmosphère. Colorée et pimpante, la mise en scène d'Olivia Seigne revisite intelligemment cette poignante œuvre historique inspirée de l'«Enéide» de Virgile où il est question d'amour contrarié et de destinée. Et exploite l'envergure des lieux avec simplicité et ingéniosité.

Lumières, son, costumes assoient cette réussite collective qui met le drame lyrique à la portée de tous. Ouverture-Opéra a rempli sa mission. Vivement la suite!



Enée (Baptiste Bonfante) et Didon (Béatrice Nani), un duo amoureux contrarié. PATRICK CHAPUISAT

Sur scène ou dans les coulisses, le Valaisan d'adoption poursuit sa mission: celle de faire rayonner la beauté par la musique. Pour ce croyant baptisé sur le tard, elle est le signe de quelque chose de plus grand que soi. Un pouvoir extatique qui doit l'aider «à être chaque jour un peu plus moi-même», sa notion de l'accomplisse-

ment. Et s'il a déjà gravi les fameuses marches à Cannes en sa qualité de conseiller musical sur le film «Un château en Italie» de Valeria Bruni-Tedeschi en 2013 et s'il vient juste de chaperonner Angelina Jolie en Maria Callas, Charles Barbier ne cherche pas forcément la lumière des projecteurs. Mais l'étincelle du cœur.